

Dido dans le *Roman d'Énéas*

La rémanence de l'Antiquité, et en particulier la *Présence de Virgile*¹ représentent un sujet d'une richesse inépuisable. Même si l'on ne s'en tient qu'aux diverses réceptions du livre IV de l'*Énéide*, on constate qu'elles sont très variées, qu'il s'agisse du domaine littéraire – et plus précisément de la dramaturgie, musical, iconographique voire cinématographique. Un colloque important y a été consacré en 1988². La légende de Didon à Carthage apparaît dans la littérature française au milieu du XII^e siècle avec le *Roman d'Énéas* et Laurence Harf-Lancner, en étudiant « Les manuscrits enluminés de l'*Énéas* », montre la prééminence de Didon dans l'illustration et souligne que « malgré les interminables tourments amoureux d'Énéas et de Lavine, le mythe érotique demeure, pour l'illustrateur du roman, comme pour les contemporains de Virgile, comme pour les lecteurs modernes de l'*Énéide* et de l'*Énéas*, l'histoire d'amour et de mort de la reine de Carthage³ ». Nous nous intéresserons donc ici à l'une des premières récritures de l'épisode carthaginois, en mettant d'abord en relief la réorganisation de la matière virgilienne, puis nous nous attacherons à la transformation du personnage de Didon, à son humanisation, et enfin à la place qu'elle occupe et à la signification qu'elle revêt dans l'ensemble du roman, en évoquant pour terminer quelques aspects de la fortune littéraire de notre héroïne.

1 — Actes du colloque des 9, 11 et 12 décembre 1976 (Paris, ENS, Tours), Caesarodunum XIII bis, éd. par R. Chevallier, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

2 — *Enic et Didon. Naissance, fonctionnement et survie d'un mythe*, Actes du colloque international organisé à la Sorbonne Nouvelle par le CESAR du 6 au 9 décembre 1988, édités par René Martin, Paris, Éditions du CNRS, 1991.

3 — « Les manuscrits enluminés du *Roman d'Énéas*: assonance et dissonance du texte et de l'image », dans *Wodan*, édité par Danielle Buschinger et Wolfgang Spiewok, vol. 15, *L'Image au Moyen Âge*, 1992, p. 131. L. Harf-Lancner analyse les illustrations figurant dans les mss. BNF fr. 1416, BNF fr. 784 et BNF fr. 60.

Comparons d'abord l'épisode carthaginois dans l'épopée antique et dans le roman médiéval.

	<i>Énéide</i>	<i>Énéas</i>
Carthage	I, vv. 157-756	vv. 270-844 ⁴
Récit d'Énée	II, vv. 1-804	vv. 845-1192
	III, vv. 1-718	vv. 1193-96 ⁵
Carthage	IV, vv. 1-705 (et V, 1-7) ⁶	vv. 1197-2144

L'épisode carthaginois, qui correspond aux quatre premiers livres de l'*Énéide*, va du v. 270 au v. 2144, c'est-à-dire qu'il occupe 1/5^e du roman, ce qui semble constituer une réduction de ce que présente l'*Énéide*, mais il faut y regarder de plus près. Le récit analeptique d'Énée, qui occupe 1/6^e de l'*Énéide*, est réduit à 352 vers ; seuls 4 vers correspondent au livre III. La description de Carthage (A, vv. 407-548) prend beaucoup plus d'importance dans le texte médiéval. L'équilibre virgilien est modifié au bénéfice de l'intrigue amoureuse, et il y a un resserrement des scènes par l'élimination ou la modification de certaines étapes de la narration virgilienne.

Il est vrai que l'adaptateur médiéval a supprimé plusieurs scènes de caractère mythologique. On le remarque déjà pour le livre I : a disparu la rencontre d'Énée et de Vénus prenant alors l'apparence d'une chasseresse et retraçant à son fils l'histoire de Didon (vv. 305-417). Ensuite Énée et Achate, protégés par un nuage qui les rend invisibles, pénètrent dans Carthage, la nuée ne dissipant que plus tard (v. 587). Tous ces éléments sont soit supprimés, soit modifiés dans un esprit de rationalisation avec l'envoi par le chef troyen d'une ambassade à la souveraine, démarche préalable à leur rencontre. Ensuite le dialogue entre Vénus et Junon, au cours duquel les deux déesses conviennent d'unir Énée et la reine de Carthage, Junon organisant la scène de la chasse et de la grotte (IV, vv. 90-128), « manigances plutôt comiques » selon G. Stroppini⁷, a disparu. Enfin sont éliminés la requête d'Iarbas à Jupiter suivie de la réaction divine et le voyage de Mercure jusqu'à Énée (IV, vv. 198-278). Pour A. Pauphilet, cette dernière modification est fort heureuse : « Il [l'auteur médiéval] supprime Iarbas, Jupiter,

4 — Nous donnons ici les références au ms. A, édité par J.J. Salverda de Grave, Paris, Champion, 1925 et 1931, CFMA 44 et 62. Tous les passages cités se retrouvent, sauf exception signalée, dans le ms. D, édité par A. Petit, *Le Livre de Poche*, Lettres gothiques, Paris, 1997, avec bien entendu un décalage dans la numérotation.

5 — Voir Philippe Logié, *L'Énéas, une traduction au risque de l'invention*, Paris, Champion, 1999, Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge 48, pp. 163 et 167 sqq.

6 — Il faut y ajouter bien entendu la rencontre d'Énée et de Didon aux Enfers (A, vv. 2624-62, *Énéide* VI, vv. 450-76), et la mention de ces amours lorsqu'Énéas s'éprend de Lavine (A, vv. 9038-45).

7 — « Didon amante et reine », dans *Énée & Didon*, op. cit., p. 26.

Mercuré, leurs trois discours, et se contente, pour avertir Enéas, d'un message qui vient *de par les dieux* et lui résume les propos du Jupiter virgilien. Le procédé est hardi, mais au fond n'est-ce pas bien suffisant?⁸ ».

On ne peut cependant minimiser, comme paraît le faire David J. Shirt, les éléments mythologiques qui subsistent⁹. Le rôle de Junon à Carthage est toujours mentionné (A, vv. 515 sqq.). Celui de Vénus dans l'innamoramento de Didon (A, vv. 764-822), soit en inspirant à Ascanie le pouvoir de susciter l'amour par ses baisers comme dans A, soit, plus fidèlement à Virgile, en substituant Cupidon au fils d'Énée comme dans D, demeure, alors que dans *l'Histoire ancienne jusqu'à César*, la mythologie étant l'objet de suppressions systématiques, la passion naît naturellement entre les deux personnages¹⁰. La volonté des dieux reste soulignée à de multiples reprises, en particulier pour justifier le départ d'Énée (A vv. 1370, 1624 *la providence as deus*, 1634 *le dit as deus* (et 1867), 1713-14, 1759-74, 1833, 1966 *comant as deus*). De plus, alors que cette créature a été complètement supprimée par l'auteur du *Roman de Thèbes* adaptant la *Thébaïde*, la *Fama* (IV, vv. 173-97) est décrite aussi dans le roman (A, vv. 1539-78). Si la genèse de ce *monstrum horrendum* enfanté par la Terre (IV, vv. 178-81) a disparu, il s'agit encore pour le public médiéval d'une créature merveilleuse. Il y a donc une permanence de la causalité mythologique, certes simplifiée et réduite, avec, à l'arrière-plan, de manière presque transcendente, le développement auquel se livre, à propos de l'accueil du héros à Carthage, le narrateur au sujet de *Fortune*, sa roue et ses vicissitudes A, vv. 674-692), dans lequel Raymond J. Cormier trouve un écho de saint Augustin¹¹.

Les diverses phases de l'évolution de Didon telle qu'elle apparaissait chez Virgile sont modifiées. Dans l'*Énéide* (IV, vv. 478 sqq.), Didon envoie chercher la prêtresse de Massylie bien avant le départ d'Énée (vv. 581-83). Dans l'*Énéas*, cette intervention se produit alors que les Troyens ont pris la mer : A 1902 *An mer s'anpoignent a exploit*. En conséquence, le monologue de Didon (IV, vv. 534-552) lors de son insomnie, dans lequel elle exprime sa colère et son désarroi (doit-elle prendre la mer avec les Tyriens et suivre Énée?)

8 — « L'antiquité et Énéas », dans *Le Legs du Moyen Âge*, D'Argences, Melun, 1950, p. 101.

9 — « The Dido episode in « Énéas ». The reshaping of tragedy and its stylistic consequences », dans *Medium Aevum*, LI, 1982, pp. 5-6.

10 — Comme le fait remarquer Jacques Monfrin dans « Les translations vernaculaires de Virgile au Moyen Âge », dans *Lectures médiévales de Virgile*, Actes du colloque organisé par l'École française de Rome (Rome, 25-28 octobre 1982), Paris, De Boccard, 1985, p. 204.

11 — Dans *One heart one mind: the Rebirth of Virgil's Hero in Medieval French Romance*, University Mississipi, Romance Monographs 3, 1973, p. 158.

Les deux futurs amants boivent grâce aux baisers d'Ascagne une passion réciproque :

Donc lo rebaisa Énéas A 815
 et donc Dido eneslo pas ;
 de l'un an l'autre anbat l'amor,
 chascuns en boit bien a son tor ;
 qui plus le bese plus an boit. A 819

R.J. Cormier estime qu'ici Ascagne « becomes a magic, fateful *love-philtre* such as found in the *Tristan* legend¹⁶ », mais ce philtre, dans sa conséquence extrême, ne concerne que Dido ; son effet n'est pas exactement réciproque. C'est une boisson létifère pour elle seule, c'est l'œuvre de Vénus : *Venus i ot sa flâme mise* (A 809)¹⁷.

En effet, cette boisson sera funeste à Didon :

mortel poison la dame boit. A 811
 ele i a pris mortal ivrece A 821

On peut se demander si l'auteur médiéval s'appuie ici sur le *fallasque veneno* de Virgile (I, v. 688), au moment où Vénus recommande à Cupidon d'égarer de son poison Didon, mais, au-delà de l'épopée, ce motif de la boisson amoureuse, dont on trouve même l'écho dans un passage propre au ms. D, plus fidèle alors à l'Énéide (vv. 768-897), *li diex* [Cupidon] *l'avoit bien embeüe* [enivrée], réapparaît ensuite :

mortel poison avoit beü A 1259

À cette mention répond *mortel rage* (A 1270, 1302), et l'on retrouve *mortel poison* employé par Anna se lamentant devant sa sœur agonisante :

« beü avez poison mortal A 2107
 por antroblier le vasal... »

Apparemment il s'agit alors d'une supputation d'Anna, liée au recours à la magicienne, ou plutôt d'une métaphore qualifiant la funeste décision de Didon. La boisson amoureuse, le poison mortel, finit par se confondre avec un philtre fatal d'oubli (voir

16 — *Op. cit.*, p. 127.

17 — En tout cas le troubadour Raimbaut d'Orange se souvient des vers 817-19 en disant :

De midonz fatz dompn'e signor
 cal que sia il destinada,
 car ieu begui de la amor
 ja us dei amar a celada.

Ce passage est cité par Aurelio Roncaglia dans « Les troubadours et Virgile », *Lectures médiévales de Virgile*, *op. cit.*, p. 279.

A. 1927-30), métaphorisant le suicide – seule la mort efface les souffrances – et le dénouement de la tragédie.

Celle-ci culmine avec la *flame* du bûcher (A 2115-16, 2119-20, 2121) qui prolonge les ravages de la flamme amoureuse, du feu d'amour (A vv. 776, 809-10, 814, 1271, 1383-5, 1795), alors que l'*ignis*, la *flamma* ne sont guère mentionnés qu'au v. 688 du livre I et au début du livre IV dans l'*Énéide* (vv. 2, 22, 66, *uritur* au v. 68 et *ardet* au v. 101), on ne retrouvera la mention du feu qu'au début du livre V, après la mort de la reine. Dans le roman médiéval, la flamme du bûcher, avec ses ravages, prolonge la flamme amoureuse, et son association à la mention concomitante du *poison mortal* représente une véritable convergence tragique.

Enfin, au-delà de Virgile, le poète du XII^e siècle a opéré des modifications et des ajouts humanisant la reine de Carthage. À partir de la rapide évocation de l'insomnie amoureuse de Didon au début du livre IV de l'*Énéide*, le romancier décrit l'amante hantée par l'image d'Énéas :

de lui comance a penser,	A 1223
en son corage a recorder	
son vis, sun cors et sa faiture,	
ses diz, ses faiz, sa parleüre,	
les batailles que il li dist.	A 1227

Ces vers reprennent les v. 3-5 :

Multa uiri uirtus animo multusque recursat
gentis honos ; haerent infixi pectore uoltus
uerbaque...

Mais alors que la nuit d'insomnie n'est évoquée qu'en moins d'un vers :

...nec placidam membris dat cura quietem,

les v. 1228-57 nous en offrent une description détaillée dont nous citons ici une partie :

Ne fust por rien qu'ele dormist ;	A 1228
tornot et retornot sovant,	
ele se pasme et s'estant,	
sofle, sospire et baaille,	
molt se demeine et travaille,	A 1232
tranble, fremist et si tressalt,	
li cuers li mant et se li falt.	
Molt est la dame mal baillie,	
et quant ce est qu'ele s'oblie,	A 1236
ansamble lui quide gesir,	
antre ses braz tot nu tenir,	

antre ses braz lo quide estraindre.
Ne set s'amor covrir ne foindre...

A 1240

C'est l'œuvre d'Ovide, en particulier les *Amours*, les *Remèdes*, les *Héroïdes* et les *Métamorphoses* qui est à la source de cette nosographie, comme l'a établi Edmond Faral¹⁸. Cette description des tourments de Dido constitue donc un passage fondamental dans la littérature française, puisque le romancier de l'*Énéas* est le premier à décrire les effets de l'amour-maladie. Dans son roman même, on retrouve tous ces symptômes du mal d'amour, d'abord évoqués pour Dido, décrits par la reine, épouse de Latinus, à sa fille Lavine (A, vv. 7917-30) qui en fera aussitôt l'expérience (A, vv. 8073-79, 8242-44, 8399-42, 8445-51), comme Énéas par la suite. Benoît de Sainte-Maure, pour décrire les tourments de Diomedés et d'Achillés, Marie de France, Chrétien de Troyes, pour dépeindre les souffrances de Soredamors, s'inspireront de ce passage ovidien du *Roman d'Énéas*¹⁹. L'ingéniosité de l'adaptateur ne consiste pas seulement à ajouter la couleur ovidienne à la source virgilienne ; il combine même ces deux éléments, car il insère alors la translation d'un passage postérieur emprunté au livre IV, v. 83 : *illum absens absentem audetque uidetque* aux vv. 1245-48 :

cuide que cil qui ert absenz
anz en son lit fust presenz :
n'an i a mie, aillors estoit...

A 1245

et en même temps les vv. 1237-44, où Dido éprouve l'illusion de posséder celui qu'elle aime dans une sorte de délire, prennent vraisemblablement leur source dans l'*Héroïde* XV ou l'*Héroïde* XIII²⁰.

Un autre apport du romancier est d'avoir alors modifié l'entretien de Didon avec sa sœur Anna. Alors que dans l'épopée latine Didon découvre d'emblée ses sentiments pour son *nouos hospes* (IV, v. 10), le roman nous présente une scène d'aveu. Après un échange initial stichomythique, prend place un véritable dialogue se terminant par une révélation interrompue (A, v. 1276). Heinrich von Veldeke est si conscient de l'intérêt de ce passage de l'*Énéas* qu'il introduit ici un premier aveu trisyllabique²¹. L'aveu n'intervient qu'ensuite, après que Dido s'est pâmée, mais l'aimé n'est d'abord désigné que par une périphrase, *li Troïens vasaus* (A, v. 1282) ou

18 — Dans ses *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Âge*, Paris, Champion, 1913, nouveau tirage en 1983, pp. 133 sqq.

19 — Voir A. Petit, *Naissances du roman. Les techniques littéraires dans les romans antiques du XI^e siècle*, Paris et Genève, Champion-Slatkine, 1985, pp. 388 sqq.

20 — Voir A. Petit, « Le thème de l'amour dans le *Roman d'Énéas* », dans *Énée & Didon*, op. cit., p. 57.

21 — Voir O. Behaghel, *Heinrichs von Veldeke Énéas*, Heilbronn, Verlag von Gebr. Henninger, 1882, vv. 1530-34.

par des démonstratifs, *cestui* (A, vv. 1299, 1303, 1308, 1321) ou *cist* (A, vv. 1301 et 1302). Le héros n'est nommé qu'au v. 1324 : « *Énéas l'ai oï nomer.* » S'instaure ici une problématique de l'aveu qui sera amplifiée dans la dernière partie du roman, lors de la révélation de Lavine à sa mère (A, vv. 8853-55).

De plus, à partir du texte antique, le poète de l'*Énéas* a dépeint la souffrance provenant d'un amour non partagé, *amor soltaine* mentionné sur son épitaphe. On peut hésiter sur l'interprétation de cette épithète : on pourrait la considérer comme une forme de *sodain*, *sotain* < *subitanum*, comme l'estimait J.J. Salverda de Grave²² : on sait que, provoqué par les baisers de Cupidon ou d'Ascagne, l'amour s'empare subitement de la reine. Peut-être est-il préférable, en dernière analyse, d'estimer comme R.J. Cormier que *soltaine* < *solitanea* a ici le sens de « solitaire »²³. Cette caractéristique n'est pas absente de l'*Énéide*²⁴, mais elle a été développée par l'auteur médiéval. Dans une addition intégrale au dialogue opposant Didon à Énée au livre IV (vv. 304-392, *Énéas*, vv. 1675-1862), il met en relief par des antithèses appuyées le caractère solitaire et pathétique de la passion de Didon :

Nos sentons molt diversement :	A 1823
ge muir d'amor, il ne s'en sent,	
il est en pes, ge ai les mals ;	
amors n'est pas vers moi loials,	
quant ne sentons comunement.	
Se il sentist ce que ge sent,	A 1828
qu'il amast moi si com ge lui,	
ne partisson ja mes andui ²⁵ .	

En proie à une passion solitaire qui l'amène à la déchéance et à la mort, avec des accents tragiques, Dido est cependant humanisée par rapport à l'image que nous donne d'elle l'*Énéide*. Lors du dialogue qui l'oppose à Énéas, la comparaison de la reine de Carthage avec une Thyade (IV, vv. 301-3) a disparu, tout comme ses interpellations véhémentes, qualifiant Énée de *perfidus* (v. 305) ou de *crudelis* (v. 311). Au lieu de l'accumulation de reproches que présente alors l'œuvre latine, on trouve un véritable échange :

Dites, vasaus, ou forfis onc,	A 1677
que m'ociez ? – Que est ce donc ?	
– Ja fetes vos voz nes garnir.	
– Gié ? – Voire, volez moi foïr.	A 1680

22 — Dès le glossaire de sa première édition du *Roman d'Énéas* (*Énéas, texte critique*, Halle, Niemeyer, 1891, Bibliotheca Normannica IV).

23 — *Op. cit.*, pp. 137-8.

24 — Cf. B. Gharbi, *art. cit.*, p. 15.

25 — Voir R.J. Cormier, *op. cit.*, pp. 131 et 135.

- Ainz m'an irai tot a veüe.
- Por coi m'avez donc deceüe?
- Deguerpiroiz me vos ansi?
- Ge ne puis mes remaindre ci. A 1684
- Por coi? fait el. – Li dieu n'ont cure.
- Ohi lasse, quel aventure !...

Il ne s'agit plus de la juxtaposition de points de vue inconciliables se succédant comme c'était le cas chez Virgile. Un second passage comparable a été ensuite inséré dans la même scène par le poète médiéval. S'il est vrai qu'il fait écho aux vv. 425-27 du livre IV, c'est aussi un dialogue stichomythique, débutant par un tendre reproche : A 1749 *Sire, por coi m'avez traïe ?*, et l'on retrouve ce ton mesuré de Dido un peu plus loin : A 1757 *Sire, por coi me fuiez donc ?*

Et surtout, on le sait, l'explosion de rage de Didon voyant la flotte troyenne s'éloigner (IV, vv. 590-630) a disparu. On voit au contraire la reine de Carthage, toujours amoureuse, faire sans cesse signe à son amant, avec sa manche d'hermine blanche (A, vv. 1958-63). La manche, souvent fourrée, est l'un des attributs de l'*amie* portés par l'aimé au combat, dans les joutes ou à la guerre. Ici l'anachronisme rend plus sensible ce geste ultime de tendresse amoureuse, multiplié à l'infini grâce à l'hyperbole :

- o la manche del blanc hermine A 1962
- lo raçoine cent foiz et cent²⁶.

Qui plus est, Dido, s'étant frappée mortellement, prononce un monologue (A, vv. 2039 sqq.) fort différent du passage correspondant de l'*Énéide* IV, vv. 651-62), car au lieu de l'anathème final à Énée, on y trouve le pardon :

- « Il m'a ocise a molt grant tort; A 2063
- ge li pardoins ici ma mort;
- par nom d'acordement, de pais,
- ses garnemenz an son lit bais.
- Gel vos pardoins, sire Énéas. » A 2067

Il y a là des accents chrétiens, comme l'a souligné Albert Pauphilet : « Elle glisse d'un mouvement uni vers une mort sans colère, et l'on ne s'étonne pas que bien loin de penser à quelque

26 — Comme l'a dit Alberto Varvaro, « Dido *infelix* et *incensa* rimane solo *infelix*; l'amore non le suggerisce l'odio ma solo il compianto nostalgico, il senso della colpa e la morte dolce e commovente... La colpa di Didone è la sua folie « *saveirs ne li valut neient* » ma è l'unanissimo fallimento del *saveir* che la rende così toccante e vicina, tanto più del suo esemplare classico. » (« I nuovi valori del *Roman d'Énéas* », dans *Filologia e letteratura*, 13, 1967, p. 127.

vengeance d'outre-tombe elle expire en pardonnant. Presque une mort chrétienne²⁷ ».

Enfin, après l'épisode carthaginois, dans le roman (A, vv. 2625-62) comme dans l'*Énéide* (VI, vv. 450-76), Énéas rencontre Dido aux Enfers. Chez Virgile, Didon demeure insensible au discours d'Énée avant d'aller se réfugier

in nemus umbriferum, coniuu ubi pristinus illi 473
respondet curis aequatque Sychaeus amorem.

La réaction de Dido au discours d'Énéas est d'abord la même, mais alors que dans l'*Énéide* Sychée a pardonné, Didon se reposant dans la douceur de son amour, le poète du XII^e siècle met l'accent sur la conscience qu'a l'héroïne de sa culpabilité envers son mari ; puisqu'elle a manqué à la fidélité jurée, elle n'ose le rejoindre :

Por ce qu'el li avoit mentie A 2657
la foi qu'el li avoit plevie,
ne s'osoit pas vers lui torner,
ne ne l'osot mie esgarder,
ne pres de lui ne s'apris mot :
por son forfet se vergondot.

Ce sentiment d'avoir commis une faute envers son époux est lié à la conscience du péché, et c'est pourquoi A. Pauphilet estime que : « Cette âme en peine porte dans les Enfers un remords de chrétienne²⁸ ».

On peut à présent s'interroger sur le relief pris par le personnage virgilien ainsi modifié dans l'œuvre médiévale. À l'origine, comme le rappelle Pierre Grimal, Didon a pour « garant » Calypso qui retient Ulysse dans sa demeure... » Didon, comme Calypso, est amoureuse du héros, qui est jeté par les flots sur le rivage où elle règne. Et ce sont les dieux qui leur arrachent – à la reine comme à la nymphe – celui dont elles voudraient qu'il fût, à jamais, leur compagnon²⁹ ». Et, dans un passé plus récent, « la séduction du pouvoir à laquelle Énée est sur le point de céder préfigure la « captivité » d'Antoine auprès de la nouvelle Isis [Cléopâtre] et sa tentative de monarchie orientale³⁰ ».

Dans le texte médiéval, Dido prend d'autres significations et une autre dimension. Elle constitue l'une des trois grandes figures féminines du roman, avec Camille et Lavine. En ces trois occasions le romancier s'est orienté dans trois directions différentes. D'abord,

27 — *Le legs du Moyen Âge*, op. cit., p. 104. Voir aussi R.J. Cormier, op. cit., p. 88.

28 — *Ibidem*, p. 105.

29 — « Didon tragique » dans *Énée & Didon*, op. cit., p. 5.

30 — *Ibidem*, p. 6.

à la suite de Virgile, il a voulu dépeindre la passion malheureuse et coupable, souvenir de l'*infelix Dido*³¹. Puis Camille, l'Amazone, la vierge guerrière, représente la vertu sans l'amour. Enfin l'ingénue Lavine découvre, avec Énéas, les surprises d'un amour ovidien qui se termine par leur mariage. Une nette opposition s'établit, d'une extrémité du roman à l'autre, entre Dido et Lavine, comme le souligne Christine Marchello-Nizia : «... à l'amour *mortel* de Didon s'oppose celui, plein d'avenir, de Lavine, comme à *l'hiver*, saison des amours carthaginoises, s'oppose *l'été* italien³² ». À ce propos, comme le signale la critique, Daniel Poirion considère que : « On peut reconnaître dans l'*Énéas* la structure démonstrative de tout récit mythique, structure commune au *Tristan* de Béroul comme aux romans de Chrétien de Troyes, opposant une erreur à une rectification, le contenu inversé au contenu posé : *conjointure* qui donne son sens à l'action du héros... L'opposition entre l'errance ou l'erreur et la quête ou la conquête rythme ainsi le roman³³ ».

Même si nous estimons que le *Roman d'Énéas* présente plutôt une structure tripartite (En suivant le ms. A:1. Errance et quête, 3104 v. ; 2. La guerre, 4752 v. ; 3. Dénouement par lequel s'accomplit la destinée du héros, 2300 v.), il n'en reste pas moins qu'aux amours de Dido, la veuve sensuelle et coupable, s'opposent celles de Lavine, la jeune fille sans expérience. Ces deux épisodes amoureux, qui marquent deux étapes dans le destin d'Énéas, s'opposent et se répondent à chaque extrémité du roman.

De plus, Michel Rousse, insistant sur la place privilégiée de Dido, Camille et Lavine dans l'organisation du texte médiéval, estime que chacune d'elles est reliée symboliquement à l'une des trois déesses participant au jugement de Pâris, et dans l'ordre où elle viennent se présenter à celui-ci (A, vv. 99-182 ; passage absent du seul ms. D) : « Dido répond à Juno et au thème de la « richesse »... Camille est « pucelle », elle met tout son plaisir dans la guerre : elle répond évidemment au registre de Pallas... Le cas de Lavine est plus complexe. Qu'elle réponde au thème de Vénus ne fait aucun doute. Mais il s'est opéré ici. un transfert de Vénus à son fils Amors³⁴ ».

Jean-Charles Huchet, après avoir dégagé, à partir des travaux de G. Dumézil, la répartition de la trifonctionnalité entre les trois

31 — B. Gharbi, *art. cit.*, pp. 11 sqq. et G. Stroppini, *art. cit.*, pp. 24-25.

32 — « De l'*Énéide* à l'*Énéas* : les attributs du fondateur », dans *Lectures médiévales de Virgile*, *op. cit.*, p. 251.

33 — « De l'*Énéide* à l'*Énéas* : mythologie et moralisation », dans *Cahiers de civilisation médiévale*, XIX, 1976, p. 226.

34 — « Le pouvoir, la prouesse et l'amour dans l'*Énéas* », dans *Relire le Roman d'Énéas*, Etudes recueillies par Jean Dufournet, Paris, Champion, 1985, p. 152.

déeses dans le jugement de Pâris, met en relief cette caractéristique pour les trois grands personnages féminins du roman. Pour lui, l'ordre d'apparition de ces trois figures épouse l'ordre hiérarchique des fonctions, Didon étant une héroïne déchue de la première fonction, Camille une guerrière (seconde fonction), et Lavine l'incarnation de la fécondité (troisième fonction). Tout en mettant l'accent sur le pouvoir détenu par la reine (A, vv. 375-80), il dégage chez elle la part du désir et de la volupté : « Survient l'amour et ses affres, la luxure et la « felenie », et les devoirs afférents à l'exercice de la souveraineté sont vite oubliés, et le « regne » laissé à la dérive. Voilà Dido déchue de la dignité d'héroïne de la première fonction, condamnée aux amours malheureuses, sort des femmes incarnant la troisième fonction³⁵ ».

Il est vrai que l'on a souligné plus d'une fois l'association de Dido et du pouvoir. Comme chez Virgile, Dido est liée à Carthage, mais alors que dans l'*Énéide* il s'agit d'une ville en construction, essentiellement ornée de peintures représentant la guerre de Troie (I, vv. 421-93), on trouve dans le roman la description développée d'une ville médiévale pratiquement achevée (A, vv. 407-548), dont il ne reste plus qu'à terminer la fortification des murs extérieurs. Il n'est pas possible de s'attarder ici sur ce passage important. On pourra se reporter à l'article d'Anne-Marie Macabies³⁶ et surtout à l'ouvrage de Catherine Croizy-Naquet³⁷, qui met en évidence un lien de réciprocité entre la femme et la ville³⁸. Mais elle précise que : « La mise en valeur du pouvoir détenu par une femme est accentuée par le jeu des rimes *feme/regne*, qui réduplique la fonction féminine fondatrice doublée, en l'espèce, d'une capacité à diriger, au point de se substituer au pouvoir d'un homme. Mais là se trouve justement l'aporie qui conduira Didon à la mort³⁹ ».

Faut-il accorder alors tant d'importance à l'*angin* (A, v. 393) par lequel Dido s'assure initialement la possession du territoire de Carthage, comme le fait J.-Ch. Huchet, qui parle du « mécanisme d'une usurpation territoriale⁴⁰ » ? On peut se demander ici si le sort de Dido, et l'échec final de Carthage, supplantée par Rome à la tête du monde (A, vv. 520-27) n'illustrent pas l'incompatibilité,

35 — *Le Roman médiéval*, Paris, PUF, 1984, pp. 43 sqq.

36 — « Que représente la Carthage d'*Énéas*? (*Énéas*, v. 407-548) », dans *Revue des Langues Romanes*, LXXVII, 1967, pp. 145-51. Voir aussi A. Petit, « La description de Carthage dans le *Roman d'Énéas* (vv. 407-548), dans *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble*, Hommage à Jean Dufournet, Paris, Champion, 1993, pp. 1103-08.

37 — *Thèbes, Troie et Carthage. Poétique de la ville dans le roman antique au XII^e siècle*, Paris, Champion, 1994, Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge 30.

38 — *Ibidem*, p. 329.

39 — *Ibidem*, p. 333.

40 — *Op. cit.*, p. 116.

dans la société féodale, de la femme et du pouvoir. C. Marchello-Nizia a en effet relevé⁴¹ la fréquence de la rime *fame: regne* pour Dido (A, vv. 379, 553, 1349). Mais en fait, les v. 1349-50 de A:

Ne puet estre longue par fenne
bien maintenu enor ne regne

sont une sentence absente de l'*Énéide*, prononcée par une femme, Anna, sœur de Dido, qui met en relief cette incompatibilité. Et il faut aussi, dans ce cas, prendre en considération d'autres rimes concernant Dido: *terre/guerre* (A, vv. 467-8, 1355-6, 1415-6, 1729-30); ainsi que *païs/enemis* (A, vv. 1357-8, 1723-4), qui insistent sur l'insécurité et la faiblesse de Dido, l'incapacité d'une femme à gouverner, renforcée par la rime *seignor/enor* (A, vv. 647-8, 1359-60), en accordant une attention particulière aux vv. 647-8 qui soulignent que Dido n'est pas roi, comme le fait remarquer Francine Mora-Lebrun⁴² après Pierre Gallais⁴³:

..... Parlastes al roi? A 646
– Nenil. – Por coi? – N'i a seignor.
– Coi donc? – Dido maintient l'enor.

Le narrateur médiéval, reprenant le *pendent opera interrupta* (IV, v. 88) de Virgile, insiste sur le délabrement de la ville et la ruine du royaume, négligés par la reine, oublieuse de ses devoirs à cause de l'amour: (A, vv. 1413-32):

Amors li a fait oblier A 1413
terre a tenir et a garder.

Et surtout, après la description de la *Fame* [Fama], à la place de la colère d'Iarbas s'adressant à Jupiter qui exauce sa prière (IV, 196-221) prend place un passage assez étendu (A, vv. 1567-1614) qui met l'accent sur la culpabilité de la reine, sa déchéance, et sur les réactions des nobles hommes qu'elle a dédaignés, ce qui représente une mise en question du pouvoir féminin à cause de sa parole fallacieuse: elle a transgressé la fidélité promise à son mari. Pire encore (A, vv. 1608-14), elle a fait d'Énéas un dévoyé: *toz est livrez a male voe* (A, v. 1613). Le poète médiéval partage les commentaires misogynes des barons:

Antr'els dient, et si ont droit, A 1589
molt par est fous qui feme croit:
ne se tient prou en sa parolle;

41 — *Art. cit.*, p. 252.

42 — *L'« Énéide » médiévale et la naissance du roman*, Paris, PUF, 1994, p. 197.

43 — « La représentation du "roi" dans l'*Énéas* », *Prisma*, t. I, n°2, juillet-décembre 1985, p. 58.

tel tient l'en sage qui est fole...

A 1592

Fous est qui en fame se fie ;

A 1600

Peut-être y a-t-il ici l'écho de la déclaration de Mercure à Énée (IV, vv. 569-70) :

Varium et mutabile semper
Femina.

En tout cas le personnage de Dido montre que la femme et le pouvoir féodal sont inconciliables. On peut comparer à Dido Camille, *reïne de Vulcane*, qui périt victime de sa convoitise.

Nous sommes loin alors de l'image de Didon telle qu'elle est donnée, au tout début du xv^e siècle, par Christine de Pizan dans *Le Livre de la Cité des Dames*, pour lequel, n'ayant pu disposer du texte du ms. BN fr. 607 transcrit par Maureen Curnow, nous utiliserons la traduction de Thérèse Moreau et d'Eric Hicks⁴⁴. Si, au chapitre LV du livre II, La femme justifiée par la Droiture, Didon apparaît, à partir de Virgile, parmi les femmes fidèles, illustrant la constance en amour (*De Dido royne de Cartage a propos d'amours ferme en femme*) et victime d'Énée, il faut remarquer que dans le livre I, La femme justifiée par la Raison, le chapitre XLVI est intitulé *Cy dit de la prudence et avis de la royne Dido*, au sein d'un développement montrant la femme capable de jugement et de la conduite des affaires. Ici les tribulations de la reine depuis la Phénicie jusqu'à la fondation de Carthage démontrent ses qualités viriles : « Son courage hors de pair, son audace, l'éclat de ses actions et la sagesse de sa politique firent que l'on changea son nom pour l'appeler « Didon », l'équivalent du latin *virago*, c'est-à-dire « celle qui a le courage et la résolution d'un homme⁴⁵ ». Cette étymologie remonte à Servius, contemporain de Macrobe (fin iv^e – début du v^e s.) à propos du V. 340 du livre I de l'*Énéide*:

Dido vero nomine Elissa ante dicta est, sed post interitum a Poenis Dido appellata, id est virago Punica lingua, quod cum a suis sociis ageretur cuicumque de Afris regibus nubere et prioris mariti caritate teneretur, forti se animo et interfecerit et in pyram jecerit, quam se ad expiandos prioris mariti manes extruxisse fingeat⁴⁶.

44 — *La cité des dames*, Paris, Stock/Moyen Âge, 2000.

45 — *Ibidem*, pp. 122-3.

46 — *Ad Aen.* I, 340; *Servii Grammatici qui feruntur in Vergilii Carmina commentarii*, rec. G. Thilo et H. Hagen, Leipzig, 1881,; Réimpr. Georg. Olms, Hildesheim, 1961, t. I, p. 120. Voir aussi, *ibidem*, IV, 36 «...Dido, id est virago, quae virile aliquid fecit... » ; IV, 335; IV, 674. Par ailleurs, Servius commente sévèrement le comportement de la reine amoureuse (Jean-Michel Poinssotte, « L'image de Didon dans l'Antiquité tardive », dans *Énée & Didon*, *op. cit.*, p. 51).

Eberhard Leube a bien montré que Christine de Pizan s'inspire alors de Boccace, qui a donné une biographie de Didon dans le *De casibus virorum illustrium*, composé en 1356-60, remanié en 1373, et une autre dans le *De mulieribus claris*⁴⁷. Comme l'a démontré Jacques Monfrin, la biographie que présente le *De casibus* a été reprise dans la seconde partie du *Livre des Eneydes*⁴⁸. Il s'agit d'une tradition qui remonte probablement à Justin (au temps des Antonins, au II^e, voire au III^e s. après J.-C.) dans ses *Histoires Philippiques*⁴⁹. Hiarbas, *rex Maxitanorum*, demande la main d'Elissa sous menace de guerre. La reine, par fidélité à son mari défunt, Acherbas, fait construire un bûcher sur lequel elle se tue d'un coup d'épée, « Et quamdiu Karthago invicta est, pro deo culta est⁵⁰ ». C'est ici la source, peut-être avec Tertullien (160-220, né à Carthage) de la tradition de la Didon vertueuse, dont cet écrivain qualifie le suicide de *praeconium castitatis et pudicitiae*, « glorification de la chasteté et de la pudeur », tradition qui, dans l'Antiquité tardive, est chère aux auteurs africains, aux Pères de l'Église, celle de *Dido univira*, qui n'a connu qu'un seul mari, célébrée notamment par saint Jérôme⁵¹. C'est cette tradition que l'on retrouve au xv^e siècle chez Martin le Franc dans le *Champion des Dames* (1442) :

Ayez de Dido souvenance,	10326
Laquelle de morir n'eut peur	
Pour sa leale convenance !	10328 ⁵²

et chez Antoine de la Sale, dans *Jehan de Saintré* (1456) :

« le quel Ennee tant ama Dido que il en moroit ; mais Dido de s'amour ne tenoit compte, car tant avoit amé et encores amoit son mary tout mort, qu'elle ne le povoit oblir...⁵³ »

47 — *De casibus* chapitre II, et *De mulieribus claris*, chapitre XLII. Voir l'édition de V. Branca, vol. II et vol. X. Voir E. Leube, *Fortuna in Karthago*, Die Aeneas-Dido-Mythe Vergils in den romanischen Literaturen vom 14. bis zum 16. Jahrhundert, Heidelberg, Carl Winter, 1969, pp. 54 sqq.

48 — *Art. cit.*, pp. 215-16; voir aussi « L'histoire de Didon et Énée au xv^e siècle », où l'on voit que cette biographie de Didon est reprise dans le *Livre des Eneydes*, dans *Etudes littéraires sur le xv^e siècle*, Actes du Ve Colloque International sur le Moyen Français, Milan, 6-8 mai 1985, vol. III, Contributi del Centro studi sulla letteratura medio-francese, vol. 5, Vita e Pensiero, Milan, 1986, pp. 165 sqq.

49 — *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée et Prologues de Trogue Pompée*, Texte latin et traduction nouvelle par E. Chambry et L. Thély-Chambry, Paris, Librairie Garnier frères, t. I, 1936, pp. 357-65.

50 — *Ibidem*, XVIII, VI, 8.

51 — Voir Jean-Michel Poinssotte, *art. cit.*, pp. 47-49.

52 — Le livre II (vv. 4313-11088) comprend en particulier une intervention finale de *Franc Vouloir* qui célèbre la loyauté des femmes, l'ensemble du livre étant consacré à la défense de la dignité féminine. Dans les vv. 10273-328 est fait l'éloge de Didon, préférant se donner la mort plutôt que de céder à Énée ou à ses prétendants et gardant ainsi sa loyauté envers son mari.

53 — Édition Joël Blanchard, Paris, Le Livre de Poche, Lettres gothiques, 1995, pp.

Enfin, chez Villon, Didon apparaît notamment dans les *Poésies diverses*:

Sage Cassandre, belle Écho,	121
Digne Judith, caste Lucrèce,	
Je vous connois, noble Dido	
À ma seule dame et maîtresse.	124 ⁵⁴

Didon est ici citée à la suite de quatre « héroïnes antiques qui, pendant le Moyen Âge, ont symbolisé les vertus féminines: Cassandre, la sagesse; Écho, la beauté; Judith, le courage et la grandeur; Lucrèce, la chasteté⁵⁵ ». Villon se rattache ici à la tradition qui fait de Didon une veuve admirable, fidèle jusqu'à la mort à son époux défunt.

En revanche, le *Roman d'Énéas* nous offre l'image de Dido se donnant la mort par désespoir d'amour, dans le sillage de Virgile, en jouant pour cette légende probablement le rôle « à la fois d'un intermédiaire, [d']un miroir déformant, [d']un écran⁵⁶ ». On le constate dans les romans du XII^e s. qui suivront. Chrétien de Troyes, en décrivant l'ornementation du palefroi d'Enide, retrace l'histoire d'Énéas en évoquant surtout l'épisode carthaginois:

li arçon estoient d'ivoire,	5289
s'i fu antailliee l'estoire	
comant Énéas vint de Troye,	
comant a Cartaige a grant joie	5292
Dido an son leu le reçut,	
comant Énéas la deçut,	
comant ele por lui s'ocist...	4295 ⁵⁷

À peu près à la même époque, Alexandre de Paris fait évoquer par son héros, dans la branche IV du *Roman d'Alexandre*, la même légende (L. 27) :

Aridés, dist li rois, je vos donrai Cartage.	486
La roïne Dido la perdi par folage	
Por l'amor Énéas, ou ot mis son corage,	488
Qui en icel païs estoit venus a nage	
Quant eschapa de Troies, ou il ot grant damage.	
La dame le retint et fist gent hebregeage,	
Ainc de riens qu'il vausist ne fu vers lui salvage,	492
Car ele le cuidoit avoir par mariage;	

38-41.

54 — Édition Jean Dufournet, Paris, Lettres Françaises, Collection de l'Imprimerie nationale, 1984, p. 210.

55 — *Ibidem*, p. 297.

56 — Voir Jean Frappier, « Virgile, source de Chrétien de Troyes? » dans *Romance Philology*, XIII, 1959-60, pp; 50-58.

57 — *Erec et Enide*, publié par Mario Roques, Paris, Champion, 1952, CFMA 80.

Et qant il s'en parti, s'en ot au cuer tel rage
 O le branc de s'espee s'ocist par grant outrage;
 Qant ele ainsi s'ocist, ne fist mie que sage. 496⁵⁸

On en retrouve une autre mention dans le *Roman d'Alexandre* ou *Roman de toute chevalerie* de Thomas de Kent, cette fois au moment où Alexandre rencontre la reine Candace (L. 514) :

Et se fist vieler e harper un nouvel son 7650
 Coment danz Énéas ama dame Didon,
 E coment s'en ala par mer od son dromon,
 Cum ele s'en pleint sus as estres en son,
 E cum au d[e]roin se art en sa meson. 7654⁵⁹

Au XIII^e siècle, on retrouve cette légende de la reine de Carthage chez les troubadours⁶⁰, et en particulier dans les romans occitans *Jaufré* et *Flamenca*. Dans *Jaufré* (vers 1230), Didon est citée en compagnie d'Énée avec d'autres amoureuses célèbres comme Blancheflour, Iseut, Fenice :

Ni Dido qu'el cors se feri 7617
 d'un espada, si qu'en muri
 per Énéas, car s'en partia
 d'ella ni de sa compannia. 7620⁶¹

Le *Roman de Flamenca* (vers 1275) précise que l'épisode carthaginois, comme celui des amours de Lavine, fait partie des récitals jongleresques (vv. 632-37), et l'on y relève ensuite un rappel du drame :

S'ieu homicidas n'apel 4604
 mon cor et Amors, es rasos,
 qu'il mi son de mort occaisos:
 Énéas aucis en aisi
 Dido, ques hanc non la feri. 4608⁶²

Il n'est pas possible de reprendre ici toutes les mentions de Didon dans la littérature romanesque du Moyen Âge ; on se reportera à l'ouvrage de Louis-Ferdinand Flutre qui en a relevé une vingtaine⁶³. Signalons cependant que, dans la seconde partie du

58 — Texte édité par E.C. Armstrong et alii et reproduit avec la traduction de L. Harf-Lancner, Paris, Le Livre de Poche, Lettres gothiques, 1994.

59 — Texte édité par Brian Foster et Ian Short et reproduit avec la traduction de Catherine Gaullier-Bougassas et L. Harf-Lancner, Paris, Champion, 2003.

60 — Cf. A. Roncaglia, *art. cit.* dans *Lectures médiévales de Virgile*, pp. 267-283.

61 — Édition C. Brunel, Paris, SATF, 1943.

62 — « Si je traite d'assassins mon cœur et Amour, c'est raison, ils sont les responsables de ma mort ; Énéas tua ainsi Didon sans l'avoir jamais frappée. » *Flamenca, Roman occitan du XIII^e siècle*, Texte établi, traduit et présenté par J.-Ch. Huchet, Paris, UGE, 10/18, Bibliothèque médiévale, 1988.

63 — *Table des noms propres avec toutes leurs variantes, figurant dans les romans du Moyen*

Roman de la Rose (1274), Jean de Meun, par la bouche de la Vieille, énumère une série de cas illustrant l'infidélité des hommes, en commençant par l'histoire d'Énée et de Didon (vv. 13143-80), en s'inspirant d'Ovide (*Art d'aimer*, III, vv. 31-40)⁶⁴. Énée est qualifié de *traïstres*, l'essentiel étant consacré au suicide de la reine présentée comme une victime. Cette image négative d'Énée, déjà présente chez Chrétien de Troyes (v. 5294 d'*Erec* cité *supra*: *comant Énéas la deçut*) ne sera pas sans conséquences. Au xv^e s. par exemple, Achille Caulier, continuateur d'Alain Chartier cite dans *La Cruelle Femme en amour* Didon avec Hélène et Pâris, Pyrame et Thisbé, Héro et Léandre⁶⁵, puis, dans *L'hôpital d'Amour* (avant 1441), il la mentionne dans un cimetière d'amants loyaux, parmi ceux qui se sont suicidés par le feu⁶⁶ avant de la montrer victime d'Énée, excommunié par Amour :

Et d'autre part le faulx Enee
Par qui Dido fu forsenee⁶⁷.

460

Terminons en évoquant, à la fin du xiii^e s. ou au début du xiv^e, l'*Ovide moralisé*. Son auteur insère dans cette traduction des *Métamorphoses* (ici XIV, vv. 75-81) un long développement sur l'histoire d'Énée et de Didon, suivi d'une moralisation (vv. 302-602). Dans sa complainte, Didon, regrettant d'avoir écarté de valeureux prétendants, insiste sur la déloyauté d'Énée, dont elle est enceinte, mais il n'est pas question de la foi jurée à Sychée. Énée et ses compagnons symbolisent la Sainte Eglise et son peuple. Didon représente l'Hérésie, qui veut se soumettre le monde et le tromper. Elle se tue spirituellement *del branc dou devin jugement* (v. 588). Son corps brûlé correspond aux bougres et aux hérétiques. Sainte

Âge écrits en français ou en provençal et actuellement publiés ou analysés, Poitiers, CESC, 1962, Publications du CESC 2.

64 — Édition Félix Lecoy, t. II, Paris, Champion, 1966, CFMA 95.

65 — *Le Cycle de La Belle Dame sans Mercy*, éd. David F. Hult, Champion Classiques, Paris, Champion, 2003, Str. XXVIII, p. 264.

66 — *Ibidem*, Str. XVII, p. 340.

67 — *Ibidem*, Str. LVIII, p. 366. On retrouvera cette image de Didon victime d'Énée dans *Les Dames galantes*, où Brantôme évoque deux fois Didon, d'abord dans le Cinquième discours. Didon s'éprend d'Énée à cause de son récit de la guerre de Troie et de *ses vaillantises*. L'attitude du Troyen est condamnée : « Mais le malheureux la trompa et l'abandonna misérablement : ce qu'il ne devoit. Cette honneste dame luy avoit donné son cœur et son amour, à luy, dis-je, qui estoit un estranger et un forbanny (Ed. Maurice Rat, Le Livre de Poche, 1962, pp. 231-32). » On relève ensuite une allusion aux remontrances d'Anna à Didon dans l'*Énéide* (IV, vv. 31-53) dans le Septième discours (*ibid.*, p. 392).

Eglise peut alors reprendre le droit chemin⁶⁸. On retrouvera ce passage, résumé, dans l'*Ovide moralisé en prose*, achevé en 1467⁶⁹.

C'est donc à partir du *Roman d'Énéas* que débute dans la littérature française le *Nachleben* de la reine de Carthage qui laissera, comme le souligne René Martin « loin derrière elle les autres héroïnes de la mythologie et de l'histoire antiques – quelle qu'ait été la fortune posthume de Phèdre, de Médée ou de Cléopâtre⁷⁰ ». L'adaptateur médiéval a considérablement modifié l'équilibre des quatre premiers livres de l'*Énéide* et il a restreint la part de la mythologie, sans pour autant la supprimer, en conservant la théâtralité, le tragique et le pathétique du livre IV, qu'il a parfois amplifiés. Il a fait de la Didon virgilienne une amoureuse ovidienne et surtout une héroïne humanisée, aux accents presque chrétiens, marquée par le remords et allant jusqu'à pardonner à Énéas. Elle constitue la première des trois grandes figures féminines du roman. Veuve tentatrice, elle s'oppose par sa sensualité à la chasteté de Camille, comme sa culpabilité contraste avec l'innocence de Lavine. Si elle consacre en sa personne l'association de la femme et la ville, sa destinée illustre l'incompatibilité du statut féminin et du pouvoir féodal. Cette première Didon médiévale, représentant l'une des deux traditions de sa légende, ici à partir de Virgile est une incontestable réussite.

Aimé PETIT

Université Charles-de-Gaulle – Lille 3

68 — Édition C. De Boer, t. V (livres XIV et XV), *Verhandelingen der Koninklijke Nederlandsche Akademie van Wetenschappen, Afdeling Letterkunde, Nieuwe Reeks*, Deel XLIII, Amsterdam, 1938.

69 — Édition C. de Boer, mêmes références, Deel LXI, n°2, Amsterdam, 1954.

70 — *Énée & Didon cit.*, Introduction, p. XV.